

J'ouvris les yeux, et le regrettai aussitôt.

Une lumière crue m'aveugla violemment, et je crus m'évanouir à nouveau.

La première sensation qui émergea de ma conscience engourdie fut cette douleur intense, atroce, qui me paralysait tout entier.

Ma tête me faisait le plus souffrir. Des sons étranges bourdonnaient dans mes oreilles.

Je refermai mes yeux éblouis, mais la tache de lumière y resta incrustée, clouée sous mes paupières comme une blessure éclatée. Je respirais avec peine.

Mes sens se réveillaient un par un, encore confus, encore incertains.

Un goût immonde se précisa sur ma langue alourdie.

J'essayai d'avaler, mais ma gorge desséchée demeura inerte. Je voulus gémir mais seul un soupir parvint à déchirer un coin de mes lèvres scellées, déshydratées et durcies au point d'être soudées sur mes dents serrées.

Mon visage entier n'était qu'un masque décollé, fait de chairs pétrifiées et d'os insensibles, couvert de peau et de nerfs inutiles. Une plaie mal guérie, à moitié cicatrisée.

Je rouvris les yeux, et cette fois-ci m'efforçai de les garder ouverts.

Cela ne m'avancait pas beaucoup, car la lumière les inonda immédiatement, de sorte que ma vision se limitait à quelques éclats d'ombres mobiles.

Néanmoins, cet effort m'encouragea à lutter contre la torpeur qui me réduisait à cet état d'impuissance et d'abandon.

Ma vue se rétablissait déjà, et des fragments d'images traversaient les éclaboussures noires qui continuaient cependant à brouiller mon regard.

Cette constatation positive en amena vite une autre : j'entendais.

Mon ouïe venait de se réveiller, et c'était là une victoire de plus sur les forces mystérieuses qui m'avaient à ce point affaibli.

Les sons étranges que j'entendais un moment plus tôt se dissipèrent, disparurent presque, puis se regroupèrent, pour se préciser en un rythme différent.

A présent, mes oreilles captaient une sorte de tempo régulier, mécanique, un roulement saccadé, une trépidation sonore familière, comme un...un train, un train qui avancerait à vitesse modérée. Mon sens auditif, décidément en désordre, venait selon toute évidence de créer une illusion.

Épuisé par cet effort décevant, je détournai mon énergie naissante vers des objectifs plus prometteurs.

J'essayai de bouger. La concentration et la détermination triomphèrent, là encore.

Après quelques contorsions musculaires, je réussis à refermer les doigts de ma main droite, puis à soulever mon avant-bras et enfin à replier mon bras entier.

La satisfaction suscitée par ce nouveau succès céda aussitôt la place à un épuisement total, invincible.

Je crus que j'allais à nouveau basculer dans l'inconscience. Mais j'étais seulement fatigué.

Mon cerveau, lui, brave tas de cellules grises, se ressaisissait à grands coups d'observations déconcertantes. Je fis un petit inventaire rapide des précieuses remarques qu'il avait déjà enregistrées.

Je compris pourquoi j'avais tant de mal à bouger. J'étais allongé sur un matelas épais, trop moelleux, posé à même le sol, et de plus j'étais enveloppé dans un lourd, long et immense manteau qui m'étouffait.

J'avais encore mal partout. Ce n'était pas le genre de douleur provoqué par une blessure ordinaire, mais plutôt un malaise physique diffus, généralisé, particulièrement désagréable.

Mes yeux fonctionnaient pleinement à présent, et je voyais devant moi une rangée de planches superposées formant un mur en bois.

L'étrangeté relative de la chose me frappa.

Décidé à pousser la découverte plus loin, je levai légèrement les yeux pour constater que le mur en question rejoignait un plafond fait lui aussi de planches de bois.

J'avais donc un toit sur la tête. Cela avait déjà quelque chose d'instinctivement rassurant.

Après mille efforts, je me redressai un tant soit peu dans mon manteau et, appuyé sur mes coudes tremblants, achevai d'inspecter les lieux.

J'étais indiscutablement dans une cabane en bois. Cependant, là où ça devenait peu banal, c'était qu'il n'y avait absolument et intégralement rien ni personne dans cette cabane, à part moi-même bien entendu et le matelas sur lequel j'étais étendu. Il y avait aussi une ampoule électrique, simplement pendue au bout de son fil, qui assurait un éclairage brut de l'endroit. Le reste de cet espace fermé consistait en un vide singulièrement encombrant, pesant par son caractère d'irréalité angoissante.

Quatre murs couverts d'un toit, avec à l'intérieur, comme unique occupant, un quidam hébété...

En somme, mes premières conclusions se résumaient à peu de chose.

J'étais couché sur un matelas, enfoui dans un énorme manteau, au milieu d'une cabane tout à fait déserte.

Ce bilan se termina sur une migraine indescriptible qui me fit gémir malgré moi, et un nouveau train invisible se mit à défiler bruyamment dans ma tête, en y écrasant une nuée désordonnée de pensées délirantes.

Je retombai en geignant sur mon lit sans sommier.

Ça commençait plutôt mal.